



UNE JOURNÉE AU BORD DU NIL SOUDANAIS

Dans la touffeur de la ville

CAIRO TIMES
Le Caire

On dit que Khartoum est la plus grande salle d'attente du monde. Pour qui sait être patient, l'endroit n'est pas particulièrement désagréable. C'est une ville propre et les habitants sont charmants. On y déguste des jus de fruits savoureux et du café d'excellente qualité. Et le vent chaud du Nil fait bruiser agréablement les feuilles des grands arbres sous lesquels s'assoient les passants.

Je suis arrivé à Khartoum en pleine nuit. Les rues que j'ai empruntées entre l'aéroport et l'hôtel étaient désertes. À l'exception des policiers postés aux innombrables barrages, on n'y croisait pas âme qui vive. Il y avait peu de lumières, et, alors que défilait les ombres de la ville, j'ai senti la violence endémique de cette partie du monde qui semble constamment menacer le calme apparent. Le Soudan est un pays en guerre contre lui-même, dirigé par un gouvernement qui ne prend même pas la peine de cacher sa politique sanglante.

Le lendemain matin, je suis allé me promener le long du Nil. J'ai commencé ma visite par le palais du Peuple, où, selon la légende, le gouverneur britannique Charles Gordon fut poignardé et décapité par les rebelles partisans du Mahdi [le chef religieux qui entreprit de libérer le Soudan de l'influence anglo-égyptienne] en 1885. L'accès au palais est, bien entendu, interdit au public. En allant vers l'ouest, j'ai vu des dizaines de milans, un peu au-delà du ministère de l'Intérieur, tourner dans le ciel. Bien que le vent fût déjà chaud, le ciel était grisâtre, et l'on sentait les effluves de la briqueterie située en amont du fleuve, où l'on transforme la boue du Nil en matériaux de construction.

En contrebas, le Nil se dédouble autour de l'île Tuti. À cet endroit, un grand bras de boue s'enfonce dans l'eau. Les hommes font la lessive, le pantalon relevé, tandis que des ânes attendent patiemment à côté. Un peu plus loin, au bout du chemin de terre qui descend vers le fleuve, se trouve l'embarcadere où accostent les bateaux pour charger passagers, chèvres, sacs de ciment,

À Khartoum, explique le reporter du *Cairo Times*, il faut savoir être patient. On peut alors profiter des charmes cachés d'une capitale paralysée depuis tant d'années par l'état de guerre.

▲ Copies se rafraichissant à l'ombre d'un garage, dans le quartier Oum Dourman, à Khartoum.

voitures et semences. Je suis resté un moment à observer la scène avant de continuer ma route vers le Musée national, dont les vitrines poussiéreuses et l'odeur des antiquités méritent une visite.

J'ai ensuite repris la direction du centre. La légende dit que les colonisateurs dessinèrent un plan de ville évoquant le dessin de l'Union Jack [le drapeau britannique], mais cela ne se voit pas plus sur le terrain que sur la carte de la ville vendue à la *Librairie du Soudan*. Située sur Barlaman Street, cette grande librairie se trouve à l'abri du soleil, une agréable surprise pour le voyageur habitué à la fraîcheur du Caire. Deux dames très gentilles tiennent salon derrière un petit bureau près de la porte. Elles m'ont vendu un plan de la ville si peu précis et de si piètre qualité qu'il m'a été impossible de retrouver la librairie par la suite. Elles m'ont aussi indiqué où acheter une paire de sandales.

À Khartoum, les immeubles sont bas et délabrés. Les artères principales sont pavées, mais les petites rues doivent se contenter de sable rouge. Bien que par endroits, des morceaux de pavés tentent, sans succès, d'acquiescer le statut de trottoir, Khartoum fait plutôt penser à un immense désert. Tout y est brûlant et poussiéreux. À midi, on a l'impression de se trouver devant un sèche-cheveux géant sur lequel seraient déversées des tonnes de sable chaud.

Le quartier de Souk Arabi, où siège la représentation des Nations unies, est le cœur de la vieille ville. Ici, des enfants montent la garde devant leurs pyramides de cigarettes à bas prix tandis que des mendicants sont assis par terre, le corps recouvert de tissus en lambeaux pour se protéger du soleil. Seuls un pied ou une main

dépassant du tissu trahissent une présence humaine. Sous les arcades, de petites échoppes et des vendeurs à la sauvette proposent un large choix de sous-vêtements, de montres, de parfums, de lames de rasoir, de noix, de cassettes, de magazines, de maillots de football français, de chapeaux, de jus de fruits, de sacs à main, de téléphones portables et de montres.

Alors que je dressais une liste de tous les articles proposés, j'ai vu un pick-up flambant neuf passer lentement près de moi. À son bord, douze soldats aux uniformes propres et soigneusement repassés. Un nunchaku bon marché en plastique était attaché à la ceinture de l'un d'entre eux. Son voisin tenait une bombe lacrymogène entre les jambes. Les autres avaient des bâtons ou des armes à feu. Le véhicule n'est arrêté au coin de la rue, et les soldats sont restés là, à scruter la foule derrière leurs lunettes de soleil. De temps à autre, le pick-up résonnait d'éclats de rire. À leur vue, les passants se volatilisèrent.

Au coin de la rue, j'ai suivi la pancarte indiquant l'hôtel *Jalu* et pris une allée sablonneuse bordée de petits magasins de tissu. De tous côtés, des gens assis sur des chaises en plastique bavardaient en fumant. Un peu plus haut, des hommes travaillaient sur des machines à coudre, se protégeant du soleil éblouissant par des tissus disposés au-dessus de leur atelier. J'ai dû boussuler un peu l'un de ces tailleurs de rue pour me frayer un chemin.

J'ai demandé à voir une chambre. Le balcon de celle que m'a montrée l'un des garçons donnait sur une cour dans laquelle une femme assise réparait quelque chose, sa jupe noire étalée sur le sol en terre. Les chambres étaient juste assez grandes pour contenir un lit le long de chaque mur et une table basse sur laquelle était posé un cendrier. La chambre, qui sentait le renfermé et le tabac, coûtait 600 dinars par lit (environ 2 euros).

Une fois de retour dans la rue, j'ai demandé à John de m'indiquer un bon vendeur de tissu. Je me suis plaint de la chaleur. "Patience", m'a-t-il répondu. Ainsi, je me retrouvais moi aussi en situation d'attente. Dans le magasin que John m'avait recommandé, les vendeurs m'ont informé qu'ils ne vendaient pas de coton léger. L'homme installé